

La musique d'une langue : une entrevue avec Pierre Bündock

Par Jean-Sébastien Ménard

Pierre Bündock, professeur au Département de Techniques d'intégration multimédia du cégep Édouard-Montpetit, a fait partie, au cours des années 1980, du groupe rock



Bündock, connu pour ses succès « Corbeau », « American Singer » et « Fa la la ». Dans le cadre de notre campagne de valorisation de la langue française, nous l'avons rencontré.

Pouvez-vous nous parler de Bündock et de vos débuts?

J'ai commencé à faire de la musique grâce à mon père, qui était clarinettiste. C'est un de ses amis qui m'a, le premier, enseigné à jouer du saxophone... Par la suite, j'ai étudié la musique pendant 7 ans au collège et au conservatoire. Aussi, à 14 ans, j'ai rencontré Guy Pelletier, un ami de mon frère avec qui j'ai fait de la musique. Lui, c'était une espèce de génie qui aimait expérimenter. Ensemble, on a fait toutes sortes d'expériences avec des « tapes »... on faisait jouer de la musique à l'envers, on écrivait des chansons, puis on les réécrivait en regardant dans le miroir... C'était très expérimental. Après quelque temps, on a décidé de former un groupe. Au départ, ce n'est pas moi qui chantais, mais comme j'écrivais les chansons, j'en ai eu envie, alors j'ai commencé à chanter.

Au début des années 1980, nous avons participé au concours *L'empire des futures stars*. Nous n'avons pas gagné, mais nous y avons trouvé un gérant, Marc Durand, qui nous a

¹ La photo est de Line Gagnon.

rapidement fait signer un contrat. Lui, c'était le gérant des plusieurs groupes populaires de l'époque – The Box, Men Without Hats –, alors nous étions très impressionnés.

Est-ce que vous chantiez en anglais au départ ou en français?

Avec Guy Pelletier, avant de participer à *L'empire des futures stars*, nous chantions dans les deux langues. Moi, j'écrivais en français, et lui, en anglais. C'était l'époque après Harmonium, Morse Code et tous les groupes rock progressifs québécois que j'adorais. Il y avait une « baisse » au niveau de l'identité québécoise, un vide. Et bien que je ne voulais pas vraiment chanter en anglais, c'est allé vers ça. Il faut dire que Marc Durand, notre gérant, nous a fortement encouragés à chanter en anglais. Dans les années 1980, il n'y avait pas beaucoup de groupes qui chantaient en français et qui avaient une « identité » québécoise, qui étaient « pro langue » et « pro Québec libre ». Il y avait vraiment un vide. On avait le terrain à nous.

Est-ce que chanter en anglais était une manière de revendiquer votre américanité?

Non, vraiment pas. Moi, les États-Unis ne m'ont jamais attiré. C'étaient mes parents qui écoutaient de la musique américaine! Le seul *band* américain que j'écoutais, c'était The Doors. Moi, c'était la musique de l'Angleterre et de l'Europe qui m'intéressait, celle des Pink Floyd, de Yes, de King Crimson, de Van Der Graaf; celle de groupes, dont de Big Country et Ange, qui transformaient des chants folkloriques en chansons rock. J'aimais aussi le rock médiéval, le rock celtique.

Le fait de chanter en anglais n'était donc pas pour revendiquer une appartenance culturelle... C'était pour la sonorité?

Oui, c'était vraiment juste pour la sonorité. Je chantais en anglais parce que ça sonnait bien et parce que ça ressemblait à ce que j'aimais écouter, et parce que je ne trouvais pas d'équivalent en français. Quand je chantais en français – sur notre premier album, il y avait cinq chansons en anglais et une en français, « Le corbeau » –, je voulais faire sonner le français comme je faisais sonner l'anglais. Pour moi, « Le corbeau », la chanson en français, passait parmi le « flow des autres tounes » en anglais... En fait, à cette époque, je me sentais comme un imposteur parce que j'étais un francophone qui chantait en anglais et que je n'étais même pas parfait bilingue. Certains de nos amis se

sont moqués de nous parce qu'on chantait en anglais², mais notre compagnie de disques était à Toronto et on était dans un monde anglophone... On a fait deux albums en anglais, puis j'ai dit non, c'est en français ou j'arrête! C'est là qu'on a fait un album entièrement en français, *Cinéma*. Suite à ça, je n'ai plus jamais chanté en anglais, même si les autres membres du groupe ne partageaient pas tous mon point de vue. En chantant en français, ils avaient peur que l'on perde « notre son » et que l'on reste confinés au Québec. Alors quand j'écrivais, pour « garder notre son », je faisais du « wombling », c'est-à-dire que je ne chantais ni en anglais ni en français pour avoir une mélodie avec des sons, et non des mots. J'écrivais ensuite les paroles à partir des sons et de mots-clés que j'avais préalablement choisis. Je m'obligeais à écrire à partir de ces mots et de ces sons. J'aimais ça. Écrire avec une contrainte, c'est créatif. C'est comme ça que j'ai réussi à faire sonner le français comme je le voulais et comme je le faisais avec l'anglais.

Plus tard, quand j'ai travaillé avec Dominique Lanoie, dans Bündock-Lanoie, je me suis laissé influencer par les grands de la chanson française, comme Jacques Brel et Léo Ferré, et j'ai mis l'accent davantage sur le contenu que sur la sonorité. C'est à cette époque, pour tout dire, que j'ai commencé à écrire les textes avant la musique.

Écrire en français et écrire en anglais, est-ce pareil?

En anglais, c'était dur, ce n'était pas ma langue. Alors, souvent, j'écrivais avec un ami qui m'accompagnait et qui m'aidait à trouver les bonnes formules.

Écrire en français, c'est le contenu. Le français, c'est une langue de poésie, c'est une langue qui dit bien les choses avec un grand choix de mots pour dire les choses, tandis que l'anglais, c'est peu de mots, c'est direct au but, ça sonne, ça « punch », c'est souvent des mots très courts. C'est ça, la différence.

Le dictionnaire des synonymes en français et celui en anglais n'ont pas la même épaisseur! Pour dire la même chose, en anglais, tu as quatre ou cinq choix, alors qu'en français, tu as une tonne de choix. Le mot que tu choisis va être extrêmement précis et chargé d'émotions. J'ai appris ça avec Ferré, Brel, Barbara, Aznavour, Reggiani, Vigneault et Leclerc... J'aime bien la chanson française. Écrire une chanson, c'est comme écrire un roman, mais en très peu de phrases... Et il faut que tes phrases soient très complètes et complexes parce que dans une seule phrase, tu dois dire beaucoup de choses.

² Le groupe Rock et belles oreilles a composé la chanson « I want to pogne » pour se moquer, entre autres, de Bündock et de The Box.

Moi, j'écris beaucoup : des chansons, des contes et des essais, mais je ne me considère pas écrivain. J'écris d'abord et avant tout pour moi. Avec un bon français, avec beaucoup de vocabulaire, tu peux créer des liens beaucoup plus intimes. Le français, c'est une super belle langue. C'est une langue riche.

Je me souviens, quand j'ai signé mon premier contrat de disque, c'était en anglais et on n'a pas voulu le signer. On l'a fait traduire en français par un avocat et c'était fou de voir comment les mots en français étaient plus précis. L'avocat qui a traduit le contrat nous a appris que c'était fréquent, à l'international, de traduire des contrats en français pour la précision de la langue. Ça permet d'être plus clair et d'éviter l'ambiguïté.

En tant que créateur, puis en tant que professeur, quelle est la place du français dans votre vie?

Pour moi, plus ça va, plus le français est important. Quand j'étais ado, je n'étais pas très conscient de l'endroit où l'on était – un lieu entouré d'anglophones par millions – et du fait que la langue française pouvait un jour disparaître. En vieillissant, je suis devenu souverainiste.

Ma relation avec la langue, c'est de la protéger. Je le fais avec les étudiants et je le fais en création. J'ai le même rapport tout le temps. Il faut être conscient que cette langue doit être parlée, écrite, diffusée et aimée.

Les étudiants sont très anglicisés. Ils sont sur le Web et ils apprennent l'anglais plus rapidement que les jeunes ne le faisaient à mon époque parce qu'ils veulent « chatter » et « jouer en ligne »... Ça me fait peur et je n'arrête pas de leur dire. Dans leurs projets, ils utilisent beaucoup l'anglais quand vient le temps de trouver un titre ou de trouver un nom pour accompagner un logo... Ils trouvent ça cool quand c'est en anglais et ça me dérange.

N'est-ce pas là le même rapport à la langue anglaise que celui qu'avait le groupe Bündock au cours des années 1980, d'aller vers l'anglais parce que ça sonnait plus « cool », ou ce n'est pas la même chose?

Ça ressemble à ça. C'est une roue qui tourne. On a de la misère à faire aimer le français.

À un certain moment, est-ce que ça ne prend pas une prise de conscience de notre situation linguistique?

Peut-être que plus vieux, ils vont faire comme moi... Sûrement. Moi, j'étais jeune et j'écoutais de la musique en anglais parce que j'aimais ça. Ce n'était pas grave, mais maintenant, c'est grave. Quand j'ai décidé de chanter en français, ça a fait beaucoup de bruit. Tout le monde voulait que je change d'idée, mais je n'ai pas changé d'idée. Alors, on a fait un album en français. Par la suite, j'ai voulu continuer ma carrière musicale en duo, avec Dominique Lanoie, pour alléger la gestion de groupe. On est devenu un duo et on a continué à travailler ensemble pendant quelques années, puis je suis retourné étudier et j'ai commencé à enseigner. En 2009, Bündock s'est réuni de nouveau pour enregistrer un album de Noël et faire une petite tournée en région.

Il faut dire qu'un de vos plus grands succès a été la chanson de Noël intitulée « Fa la la ». Pouvez-vous nous parler de cette chanson?

À la fin des années 1980, Marc Durand a eu l'idée de faire une chanson pour souhaiter joyeux Noël aux gens. On a alors décidé de faire une version rock de « Fa la la », une chanson folklorique dont j'ai réécrit les paroles. Pour accompagner la chanson, on a tourné un vidéoclip où une bonne partie de la communauté artistique de l'époque apparaît (parmi les invités, notons RBO, Pagliaro, The Box, le groupe Madame et Nathalie Richard, de Musique Plus).

Depuis sa création, « Fa la la » est devenue un « classique » de Noël, et cela, même si la chanson n'était pas disponible. Je m'explique : à l'époque, on avait distribué le « 45 tours » dans les radios, mais on ne vendait pas la chanson. Les gens pouvaient l'entendre à la radio, voir le vidéoclip, mais ils ne pouvaient pas se la procurer. C'est vraiment quelque chose qu'on a fait pour le plaisir.

Ça a pris 20 ans avant que la chanson apparaisse sur un album de Noël... Et cet album, sur lequel on retrouve des compositions originales, j'y travaillé pendant un an. C'est que je voulais comprendre c'était quoi, une chanson de Noël, avant d'en écrire d'autres. Pour ce faire, j'ai écouté une très grande quantité d'albums de Noël et j'ai essayé de trouver l'essence des chansons de Noël, ce qui n'a pas été une mince tâche.

C'est vrai, si l'on pense à la chanson « L'enfant au tambour », ce n'en est pas une qui parle de Noël, mais bien une qui raconte l'histoire d'un garçon qui attend son père parti à la guerre... Les textes des chansons de Noël portent sur une très grande variété de sujets qui n'ont parfois rien à voir avec la fête... En fait, une chanson de Noël, c'est

beaucoup l'instrumentation. C'est musical. Anciennement, les chansons de Noël profanes étaient faites à l'aide d'instruments profanes comme des tambours, des luths et des clochettes, et non des instruments à vent. Quant aux chants religieux, c'était la chorale. De nos jours, on ne fait plus vraiment la distinction entre les deux types de chansons, mais à une époque pas très lointaine, c'était très important. Dans mon écriture, j'ai tenu compte de tout ça.

Quand avez-vous commencé à vous intéresser au multimédia et à l'enseignement?

Je m'y suis toujours intéressé. J'ai toujours aimé ce qui était moderne. Je ne suis pas un nostalgique. J'ai toujours aimé explorer, quel que soit l'univers : linguistique, sonore ou visuel.

Avant Bündock, j'étudiais en arts visuels à l'université et j'allais au conservatoire. Quand je suis retourné aux études, j'étais en graphisme. J'ai alors découvert le multimédia et j'ai continué à créer. En fait, je suis un créateur. Je me sens plus créateur que musicien. Je fais de la vidéo, des films d'animation, de la peinture, de la musique, du dessin, de la sculpture; j'écris; j'enseigne... J'adore créer.

Parmi mes projets récents, se trouve un documentaire artistique, réalisé avec Guy Pelletier (le membre fondateur de Bündock), qui s'intitule *Dans l'œil de la forgeronne*. Il porte sur une sculptrice, Marie-Josée Roy. Le film a fait le tour du monde. Il a joué dans plusieurs festivals et il a été couronné de six ou sept prix.

Depuis trois ans, je travaille à un nouveau projet de film avec Guy Pelletier et un journaliste de Radio-Canada, Michel Rochon, qui est aussi comédien et pianiste à ses heures. On le filme en train de jouer du piano au fil des saisons. C'est un autre projet créatif...

Quel message adresseriez-vous aux étudiantes et aux étudiants en ce qui a trait à la qualité de la langue et à l'utilisation du français?

Ne sous-estimez pas la langue française! Oh! que non! Je sais que vous aimez bien l'anglais : « c'est cool, c'est hot, ça fait big »! Déjà trois anglicismes! C'est la langue du Web, certes... Je vous comprends. Mais si l'anglais est une façon de vous ouvrir sur le monde, le français est une façon de vous ouvrir sur vous-même!

Pour visionner *Dans l'œil de la forgeronne*, cliquez sur le lien suivant :



<https://www.reelhouse.org/guypelletier/forgeronne>

Pour visionner le vidéoclip de la chanson « Fa la la », cliquez sur le lien suivant :



<https://www.youtube.com/watch?v=r0jOfyMvxhE>

Pour visionner le vidéoclip de la chanson « Corbeau », cliquez sur le lien suivant :



<https://www.youtube.com/watch?v=ae3pAfaUT3k>

Pour visionner le vidéoclip de la chanson « American Singer », cliquez sur le lien suivant :



<https://www.youtube.com/watch?v=k0orx-IQrKg>

Pour visiter le site du groupe Bündock, cliquez sur le lien suivant : <http://bundock.ca/>